

TIERS LIVRE, LES MARDIS | SAISON 2 #32

*Mardi 24 juin 2025, à partir de Blaise Cendrars,
« Le roman que je n'écirai jamais ».*

<i>Perle</i>	3
<i>Noëlle</i>	5
<i>Olivia</i>	6
<i>Louise</i>	8
<i>Alexia</i>	9
<i>Rochdi</i>	11
<i>Pascale</i>	13
<i>Carole</i>	14
<i>Juliette</i>	16
<i>Monika</i>	18
<i>Cécile</i>	20
<i>Geneviève</i>	22
<i>Serge</i>	24
<i>Charlotte</i>	26
<i>Nicolas</i>	30
<i>Khedidja</i>	32
<i>Catherine</i>	34
<i>Gilda</i>	36
<i>Samuel</i>	39
<i>Hélène</i>	40
<i>Marylène</i>	42
<i>Émilie</i>	43
<i>Gracia</i>	44

Je n'écirai pas sur ma mère. Je n'écirai pas sur mon père. Je n'écirai pas sur ma sœur. Je n'écirai pas sur mon frère. Je n'écirai aucune histoire de famille, aucun secret. Je n'écirai pas sur leurs doutes ou sur leurs espoirs Je n'écirai pas sur cette absence-là, je n'écirai pas sur cette mort, sur cette honte, sur cet interdit et ses implications, sur cette illégalité, sur cette illégitimité. Je n'écirai pas les craintes, les colères, les disputes ou les pleurs. Je n'écirai pas le handicap. Je n'écirai pas la trisomie. Je n'écirai pas la polio. Je n'écirai pas la tétraplégie. Je n'écirai pas Je n'écirai pas le scandale et les heurts. Je n'écirai pas non plus sur les oncles et les tantes, sur les grands-parents, sur la ferme vendéenne, sur l'ascendance catholique, sur l'enfermement, sur le petit séminaire, sur le grand-oncle mort en 1917 et dont personne ne connaissait le prénom. Je n'écirai pas les ancêtres paysans. Je n'écirai pas l'expérience de la guerre et de la faim, du long hiver et de l'enfance sacrifiée. Je n'écirai pas les défauts et les qualités, les haines et les passions, les visages et les corps. Je n'écirai pas tel sourire, telle embrassade, telle émotion. Je n'écirai pas les débordements, les effusions, les excès. Je n'écirai pas les folies passagères. Je n'écirai pas sur la relation fusionnelle. Je n'écirai pas sur les mariages et les divorces. Je n'écirai pas sur les disparitions. Je n'écirai pas sur les changement de nom. Je n'écirai pas sur le passé des uns, sur le futur restreint des autres, sur un présent qui s'allonge et s'éternise. Je ne parlerai pas des difficultés à vivre, je ne dirai pas la maladie, les opérations chirurgicales, les rémissions et les rechutes. Je ne mentionnerai pas les pieds-bots et la consanguinité, les cousinages amoureux et lointains. Il n'y aura ni enfant adultérin, ni avortement. Je n'écirai pas

les fautes et les écarts de conduite, encore moins, les manquements à l'honneur et les bassesses. Je n'écirai pas les destins, jamais je n'écirai leurs existences à tous, ces lignées qui sont ma généalogie, eux tous terriblement humains, faillibles, taiseux ou bruyants, tellement mystérieux, tellement inconnus. Jamais je n'écirai sur eux.

Ce que les toits disent de nous

Qui n'a jamais imaginé la personnalité du propriétaire de ce toit de tuiles vernissées dans ce village provençal ? de cette maison surmontée d'une pagode en plein centre-ville de Saint-Médard en Jalles ? Et que dire de l'originalité folle de certaines cheminées ?

Cet ouvrage se voudrait le recensement de toutes ces individualités bataillant héroïquement contre les comités d'urbanisme et autres commissions du patrimoine.

Le guide suprême

La compilation exhaustive de tous les guides touristiques pour voyageurs précis, depuis le guide des hôtels pour chats en Albanie jusqu'à l'atlas des meilleures aires d'autoroute entre Zebruck et Zanzibar en passant par le Michelin de gîtes insolites ouverts en hiver et le lonely planet des pays pas encore nés.

...

Le titre est encore provisoire, mais ce sera une plongée au cœur de ces entreprises dont les dirigeants sont élus par l'ensemble des membres d'une organisation tout à fait extérieure au sujet. L'auteur, pour y avoir passé de nombreuses années dévoilera les dessous de ces hiérarchies anxiogènes, incompetentes mais malgré cela pérennes.

Le roman que je n'écrirai jamais est sans doute celui que je suis en train d'écrire parce qu'il peine à trouver la forme du roman. Par amour du roman, je n'écrirai pas de roman, rien qui puisse prétendre à ce statut. Je ne construirai pas de personnages, je ne parlerai pas de moi, rien tout au moins qui permettrait de m'identifier, ni de reconnaître des proches. L'idée d'une large fresque à la Balzac, à la Zola, me semble parfaitement impossible ; je vois déjà échapper la cohérence de l'intrigue, le réalisme du décor, la psychologie des personnages. Je n'écrirai donc jamais rien qui ressemble à un roman, rien qui paraisse se déployer dans l'euphorie d'une histoire racontée, aucune épaisseur de personnages déjà prêts pour le cinéma, trop peu d'intrigues, d'évènements, d'actions, trop peu de suspense, aucun nœud, aucune résolution, aucun enchaînement pour identifier des conséquences.

Alors quoi ?

Alors des ébauches, des fragments, des petits textes, des notes, des chapitres qui fonctionnent indépendamment les uns des autres, des personnages qui se confondent, un décor au premier plan, des voix qui s'entremêlent, le surgissement du conte, le surgissement de la légende, le surgissement du poème, le surgissement de la fable, le surgissement de la mythologie, le surgissement des voix entendues en rêve, le surgissement de ceux qu'on pense avoir été un jour, le surgissement du passé qui annule le présent, qui annule

l'avenir, l'instant pur du texte qui annule la durée. Et appelle roman ce que l'on voudra.

Je n'écirai pas « L'orage bleu » parce qu'il m'obsède que je n'ai aucune idée de quoi il peut bien parler. La traversé d'une vie dans l'absence à soi le flottement vide de la déconnexion quand les yeux voix les oreilles entendent les doigts touchent la peau sent le nez hume la langue tête. L'échos au-dedans reste blanc. La vie passe comme un long voile blanc qui flotte vers la mort. Elle s'en vient tenir les doigts de celui qui n'a senti que l'absence. Il a fui le vide du dedans comme un hurlement blanc. L'intérieur le menace l'accule l'obstrue le viol. Il tente à l'infinie de s'arracher à lui-même par l'agitation des bras jambes casseroles poêles poêlons marmites faitout sauteuse cocotte. Les instants s'entrechoquent passent. Reste le vide flamboyant d'effroi.

L'histoire du château d'en haut et du village d'en bas parce que j'ai déjà entendu parler de l'histoire et que ça tourne un peu en rond finalement, le haut et le bas je veux écrire.

Habiter Villerupt et mourir, parce que plutôt mourir qu'aller habiter à Villerupt.

Quand j'aurais chopé la tignasse de Kaïros...parce que tout l'intérêt du livre ne serait que dans ...

Listes des choses à rattraper, parce que rien ne se rattrape jamais.

Liste des choses à attraper, parce qu'à part la tignasse de Kaïros, je vois pas.

Dictionnaire amoureux de la haine, œuvre monumentale nécessitant trop d'éternités temporelles et spatiales pour n'être écrit qu'en deux dimensions, nécessitant des compétences éditoriales pluri-dimensionnelles à coûts exorbitants pour une seule d'entre elle.

Méthode d'assouplissement du neurone miroir, parce que je n'aurai pas le temps de passer tous les doctorats nécessaires à l'étude d'une bibliographie correcte, alors en pondre un livre « entier », non, merci, je n'aurai pas le temps.

Mais puisque je vous dis que vous avez tort..., tome 2 à 25, parce que je vais quand même tenter le 1, pour voir si y'en a qui suivent quand même.

Mais puisque je vous dis que j'ai pas raison, tome 1, parce qu'autant l'écrire tout de suite, la raison, ça n'existe pas en fait.

La théorie des couleurs de Toumaï à Trump, *parce que d'ici que je finisse quoi que ce soit, ils auront trouvé plus vieux et/ou plus fou, daté d'avance.*

Les voyelles brillent dans le ciel, *pour le titre, pas possible d'écrire avec un titre pareil. Surtout sans voyelle. Srtt ss vll.*

Et pourtant, tout tourne, *parce rien que penser le titre, j'ai déjà envie de vomir, incapacité physique.*

La clope, son histoire à travers l'Histoire, *parce qu'il y a des Histoires qu'il faut savoir lâcher pour en écrire d'autres.*

Le livre je n'écrirai jamais ? J'aurais aimé répondre à cette question, mais faute de temps je répondrai à la mienne. Ma question est plutôt : quel livre ne m'écrira jamais. Je m'en expliquerai.

Des livres que je ne commettrai jamais, j'en ai une bonne liste. C'est connu, la seule manière, l'unique méthode, rigoureusement prouvée et maintes fois démontrée, empiriquement et selon les règles de la science, tout au long de l'Histoire, depuis que l'être humain se mit à écrire , et même bien avant, la seule manière dis-je de préserver aux livres leur vierge et divine perfection est de ne point les écrire. Mais ce n'est pas ici le problème. Et d'ailleurs, de listes de livres que je n'écrirai jamais, j'en ai des listes. Mais je ne veux point parler ici de cela. Je veux dire que je ne veux pas traiter ici des éternels problèmes du temps et du néant. Je veux seulement indiquer...

Le livre dont je parle ici est un livre, non que je n'écrirai jamais - il n'existe pas dans un futur du présent, aussi lointain et aussi gros fût-il de promesses, ni un livre que je n'ai jamais écrit - il n'a de trace non plus dans quelque présent du passé perdu à la douce nostalgie et aux reproches amères, mais le livre, le seul dans son genre, qui, constamment, imperturbablement, sans répit aucun, ne cesse de – que dis-je ! S'acharne à ne pas s'écrire ! Il n'est pas logé, quelque part, là-haut, dans le ciel pure des Idées, non, il git ici-bas, né à l'article de la mort, et qui meurt à chaque instant de renaissance, à même la feuille de mon carnet. Car, comment écrire ne pas écrire ? Autrement que par non-

écrire écrire. Tel est sa question à lui. Des histoires, cela m'amuse moi. Et j'ai certainement la mégalomaniacale prétention de devoir en porter quelques-unes à l'attention du monde. Je ne vois aucune autre utilité par ailleurs au dit monde. Mais je m'égare encore une fois. Le livre dont je parle donc, lui, ces histoires... Disons, du moins de ce qu'une longue observation paradoxale de ce livre me permet aujourd'hui d'en dire, et je m'expliquerai également sur la nature paradoxale de cette observation, que ce qu'il essaye avec une insoutenable ardeur de ne jamais cesser d'écrire, n'est pas une histoire, ni même la plus parfaite des histoires, ni la plus vraie, encore moins la plus belle, mais précisément le contraire d'une histoire ! De cela, je crois qu'il m'est possible, encore une fois paradoxalement, d'en témoigner. Pourquoi paradoxalement vous me dites ? Eh bien, pour dire les choses concrètement, le livre, est, pour ainsi dire, et dans la mesure où l'usage, à son propos, de la catégorie de l'être est permis, et pour autant que je puis observer de mes propres yeux, sans que je sois dupe de la propension de ceux-ci à me tromper, mais enfin, ce que je puis en affirmer, est qu'il est toujours là, en train d'écrire non écrire tant que mes yeux s'occupent à parcourir de haut en bas, puis de bas en haut, mes listes de listes de listes. Mais si un instant, repensant à son existence, je me tournai vers lui, il se mettait instantanément, comme l'ombre effacée par la lumière, à ne pas écrire écrire. Et puis... Un jour, pourtant, j'en ai rêvé.

Les livres à ne pas écrire me donne la satisfaction de ne pas en être inquiétée.

Moi, je n'écrirai pas de livres sur la montagne, sur l'alpinisme. Des livres où se raconte un corps souffrant ou exultant sous la morsure du froid, les gerçures avec les sauvetages bienvenus. Tout ce qui raconte un exploit, je n'en rendrais pas compte. Une terre à conquérir, une navigation en solitaire.

Je ne pourrai pas écrire un gros livre à tenir à deux mains. A moins que ça ne soit un dictionnaire. Pour la recherche de mots incongrus et pour le travail partagé. Ça oui, j'aimerais bien. Mais pas une encyclopédie parce qu'il y a le mot cyclope dedans.

Mais je me demande bien pourquoi m'interroger sur ce qui ne sera pas.

Savoir quoi écrire et comment ? C'est déjà une histoire hasardeuse et brinquebalante... Le sait-on jamais ce que l'on écrit ? Partir à l'aveugle et comme le saumon, remonter le fleuve. Voilà bien l'aventure qui se joue du danger. Le lecteur arrive. Il nous lit et lui, il sait ce que l'on a écrit. Il nous le dit. Et il arrive même qu'il lit ce qu'il a dit que l'on avait écrit. Il devine, le lecteur. Il sait croire au livre. Il est fort dans son jugement. C'est un drôle d'oiseau qui se fabrique des émotions sans jamais risquer le bout de son nez. Et c'est fini ici.

- 33 livres que je n'écrirai pas
- 1, le livre sans titre
 - 2, le livre qui te raconte
 - 3, le livre sans ISBN
 - 4, le livre sans papier
 - 5, le livre SDF
 - 6, le livre sac à dos
 - 7, le livre baise-en-ville
 - 8, le livre de mes cadavres exquis
 - 9, le livre à un , à deux , à trois
 - 10, le livre de quand tu voudras
 - 11, le livre qui respecte la consigne
 - 12, le livre qui ne respecte pas la consigne
 - 13, le livre d'un mort
 - 14, le livre d'un arbre
 - 15, le livre d'un ruisseau
 - 16, le livre de la lune et du soleil
 - 17, le livre de ta guerre
 - 18, le livre de ton silence
 - 19, le livre qui bloque
 - 20, le livre de tes envies
 - 21, le livre qui te broie le cœur
 - 22, le livre du coma
 - 23, le livre des mots qui restent

24, le livre écrit sous-perf
25, le livre de tours de magie
26, le livre mode d'emploi de la vie
27, le livre de recettes absurdes
28, le livre des départs et des arrivées sur le tarmac
29, le livre du liseur de blagues drôles
30, le livre qui se déchire dès la première page
31, le premier livre d'après l'I A quand elle sera morte,
vraiment morte
2, le livre du soldat inconnu
33, le livre du boulot sur la planche

Le roman que je n'écrirai jamais n'existe pas, parce qu'on ne sait jamais dit l'optimiste. Mais surtout, le roman que je n'écrirai jamais n'existe pas parce qu'il n'existera pas, c'est écrit dessus, puisque je ne l'écrirai pas. En parler, simplement l'évoquer est un croche patte à la logique, un grain de sable ou il n'en faut surtout pas, une bulle dans nos petites artères : une infraction. Un truc presque aussi grave que la première phrase de l'avant-propos d'espèce d'espace : l'objet de ce livre n'est pas exactement le vide, ce serait plutôt ce qu'il y a autour, ou dedans. Ce qu'il y a autour, passe encore, mais dedans. Faudrait savoir. Le vide, c'est vide, il n'y a rien dedans, sinon ce n'est pas vide. C'est presque vide, quasiment vide, vide à peu de chose près. Mais peu, c'est déjà quelque chose. Donc pas vide. Contradiction, truc impossible, il faudrait à la fois être vide et pas vide, être dedans et dehors, vrai et pas vrai, être tout ça en même temps. Délicat. Bon, ensuite, on sait depuis Gödel qu'une théorie cohérente ne démontre pas sa propre cohérence, qu'il existe des propositions indécidables. Quand même. Le plus simple pour résoudre cette question du roman que je n'écrirai pas sera donc de quitter la logique avec fracas et en claquant la porte, pour aller s'établir en terre physique où l'erreur existe puisqu'il existe des calculs d'erreur. En physique, on est moins regardant, il existe des choses vraies à un petit quelque chose près. Presque, quasiment, à peu de chose près. Le petit quelque chose près s'appelle toujours

epsilon. Donc si jamais le roman que je n'écrirai jamais existe, ce sera un roman physique, il s'appellera *epsilon*. Peut-être.

Les livres que je n'écirai (peut-être) (probablement) jamais

Depuis l'enfance j'ai tâté de l'écriture. Des histoires pour la petite sœur, des poèmes enflammés d'amour sans espoir, des chansons que je mettais en musique, et même un roman policier prometteur qui a disparu dans un pupitre d'école. C'est dire que j'ai une certaine expérience dans ce qui n'aboutira pas.

Puis sont venus les ateliers d'écriture, la passion de la langue, des phrases, des mots, des descriptions, des images et parfois des histoires. A force d'écrire pour l'exercice, il y a du texte à revendre, mais cela n'a jamais fait un livre. Du texte, des mots, des tournures, du joli et aussi du brut, je suis ouverte aux suggestions, j'aime apprendre. Mais encore faut-il rassembler, créer, trier, et ne pas douter !

Il y a les souvenirs, ma biographie en somme, que je n'écirai sans doute jamais. Trop timide, trop fataliste...Qui pourrait être intéressé par ce que j'ai vécu ? Quoique...

Il y a le roman policier, celui qui ne parlerait pas trop de violence, qui serait plein de suspense, de personnages bizarres et attachants, et qui aurait une finale surprenante, étonnante, ahurissante...Mais Agatha Christie a déjà bien marqué le siècle, et ses descendants, imitateurs adroits ou novateurs astucieux et puissants ont pris la suite. Il ne reste pas beaucoup de place...

Il y a le roman rural, campagnard, qui a été bien exploité depuis longtemps et je ne suis pas sûre de pouvoir innover à ce sujet

Il y a le roman d'un résident sur le Mont Lozère qui serait venu de l'Autriche participer et prêter main forte au mouvement de la résistance entre 1941 et 1944, mais qui restera certainement une légende

Il y a la filière des nouvelles qui m'est chère, j'aime ces récits courts pleins de poésie ou de suspense, de crime ou d'amour, et si jamais par hasard, après tous les zooms du mardi, et après tous les ateliers d'écriture vécus avec ferveur et délice, parfois avec souffrance, il me restait un peu de courage, de confiance en moi, une certaine témérité, et de inconscience, et si le hasard faisait bien les choses, peut-être, je dis bien peut-être, pourrais-je me lancer dans un récit qui mériterait d'émerger et de résister jusqu'à la finale !

La vie quotidienne d'une étudiante au conservatoire national supérieur d'art dramatique de 1990 à 1993

Un livre sur la découverte des planctons : animaux et végétaux

Comment dresser un nuage : *Guide illustré pour promeneurs célestes et autres météorologues sentimentaux.*

Un livre à proposer à la collection Harlequin qui aurait pour titre « Je suis tombé amoureux d'une parenthèse ouverte » : *Un roman d'amour qui ne se referme jamais.*

L'envers du décor d'une famille bourgeoise en 1945

Comment devenir quelqu'un d'autre en trois week-ends

Un manuel pour utiliser au mieux le plastique, le carton et le bois

L'Encyclopédie des silences échoués : *Un ouvrage en vingt volumes sur ce que j'ai préféré taire.*

Un livre de cuisine sur les recettes des pays du bloc de l'Est : l'Albanie, la RDA (Allemagne de l'Est), la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, et brièvement la Yougoslavie

Lettres ouvertes à mon grille-pain et autres appareils électroménagers en crise

Petites géographies de ce qui s'efface : *Cartographie des souvenirs qui se dérobent.*

L'alphabet des derniers gestes

Le manuel de la parfaite imposteuse (ou impositrice) qui ne sait pas qu'elle l'est : *Aussi utile qu'un parapluie dans un aquarium.*

Je n'écrirai pas un livre sur un homme qui circule sur les petites routes françaises en ne suivant que les panneaux "toutes directions", parce que ce livre n'irait nulle part. Pourtant, il aurait eu un beau titre : *Fausse route*.

Je ne réécrirai pas de recueil de nouvelles sur des cadeaux — toujours ratés bien sûr — que s'offrent des personnes. Car je n'ai jamais d'idée de cadeau.

Je n'écrirai pas — et c'est peut-être dommage — l'histoire d'une activiste végane qui tue des responsables d'abattoirs et des grands patrons de la filière viande à la feuille de boucher. Je ne l'écrirai pas, car il y aurait beaucoup trop de sang. Pourtant, cela commençait bien : le personnage principal aurait passé son enfance dans une ferme et libéré des lapins.

Je n'écrirai pas les histoires de carrières, de coucheries et de problèmes éducatifs de cadres surmenés, parce que ces gens-là ne m'intéressent pas.

Je n'écrirai pas l'histoire d'un loup solitaire, ni celle d'un arbre, ni celle d'une huître, d'un ours ou d'une musaraigne, car j'ai encore du mal à dépasser les limites de ma vieille carcasse humaine.

Je n'écrirai pas l'histoire d'une famille dysfonctionnelle, parce que toutes les familles sont dysfonctionnelles, y compris la mienne.

Je n'écirai pas un livre sur le club des nageurs du bassin olympique, parce que, malgré le temps que j'y passe, je ne sais pas grand-chose à dire de mes collègues de ligne.

Je n'écirai pas un livre qui se passe à Tirana, car je n'y suis allée qu'une fois.

Ecrire ? Jamais !

Je n'écirai jamais une tragédie en cinq actes et en alexandrins. J'en eus la tentation autour de mes quinze ans. Il doit en rester quelque trace dans un vieux dossier, des pelures jaunies maintenant. Je poussais le ridicule de l'imitation jusqu'à écrire à la plume Sergent-Major et comptais mes pieds au bout de mes doigts encrés. J'étais passé maître dans l'art de la tâche. Il y en avait partout, sur ma table, mes joues, mes chemises. Ça bavait. Ça coulait. Un soir, épuisé, lassé, ou peut-être parce qu'un autre désir venait de pulvériser mes rêves raciniens, j'ai laissé tomber. La plume. Les pelures. La rime. Les unités de temps, de lieu et tout le toutim. Je n'écirai jamais une tragédie en cinq actes et en alexandrin.

Je n'écirai jamais une vie de. J'ai essayé. En m'inspirant des troubadours. Il existe des manuscrits médiévaux sur parchemin intitulés « Vidas ». J'avais eu la chance d'en consulter. Ce sont des sortes de registres, mais enluminés, et qui recensent - parfois quelques lignes suffisent - la vie d'un poète occitan. Les textes sont saisissants de concision. L'anonyme qui écrit compile les plus hauts faits de son héros. Ou ses erreurs tragiques. Cette façon de faire m'a tenté. Je verrais bien, sur ce mode, la vie d'un montreur d'ours comme celui qui m'avait fasciné, enfant, alors que je me trouvais en vacances dans un doux lieu de villégiature. Mais le montreur d'ours a cessé de m'inspirer le jour où je

suis tombé à genou devant un langoureux rayon de lune. Je n'écirai jamais une vie de.

Je n'écirai jamais un roman policier. Je suis incapable me construire un plan. A fortiori de le suivre. J'ai essayé en me disant que peut-être, dans ce genre, je trouverais ma voie. C'était l'époque où je lisais Manchette et les Américains de la Série Noire. Mais je me perdais dans les méandres de ma propre enquête, je finissais par ne plus savoir qui était qui, je m'enfonçais dans le brouillard. J'étais incapable de décider du lieu même du crime parce que peut-être le crime me faisait horreur. Et puis, il me manquait la langue. Je n'avais pas les mots. Je n'écirai jamais un roman policier.

Il y a tant, tant, mais tant de livres que je n'écirai pas. Si je devais la dresser, la liste serait interminable et je n'ai plus le temps. Il faut aller vite. L'heure tourne. La consigne d'écriture de cet atelier est stricte. Quarante minutes, pas une de plus. Grâce à quoi... j'écis !

Sinon, je n'écirais jamais.

S'il fallait faire une liste des livres que je ne publierais pas, cela voudrait dire publier une liste de mes meilleurs ennemis. Comme par exemple et en à la place d'honneur, Hum...

"Ne pas résister" - de Salopé Sakamerde, un livre sur le fait qu'il faudrait accueillir l'extrême au pouvoir à bras ouverts...

Le premier titre que l'on m'a suggéré c'était "Mon nez mon chat, ma mère, mes soeurs et moi".

Bon, je ne l'ecrirai pas car une de mes soeurs n'est plus ma soeur et a changé de vie et de nom, elle n'est donc plus disponible.

Je t'écirai jamais le livre où je raconte par le menu les douleurs et les humiliations que j'ai pu subir, on l'appellerait : "S'allonger sur des braises et se rouler dedans, comment j'ai appris à juste attendre la mort en souffrant le plus possible"

"Comment arrêter d'écire a changé ma vie: comment enfin faire taire cette petite voix dans votre tête qui vous dit que vous méritez non seulement d'écire, mais que plus de gens découvrent ce que vous avez à dire" un futur best seller de développement personnel durable.

"Le Time management pusillanime 2.0: comment passer une journée entière à boire des cafés, bitcher avec ses collègues et remplir trois lignes de tableau Excel" sur mes années de travail de bureau, et raconter par le menu la

bêtise, méchanceté gratuite, et la sottise de les contemporains.

"POUFFE POUFFE" Un livre entier sur les différents types de tabac à rouler, le tome 2 de l'ouvrage écrit par Sherlock Holmes.

"Le drapeau blanc" - un livre poignant sur comment j'ai abandonné, laissée tomber ceux qui comptaient sur moi et ai pu me la couler douce en Argentine - en bonus vous avez la liste du jugement où je suis déclaré insolvable et où l'on vend aux enchères l'appartement que j'occupais avec ma femme et ma fille

"Viens chez moi, j'habite chez une connasse", où je raconte mon expérience de père déficitaire, squatteur professionnel et coucou du business modèle , vivant de petits trafics, de manipulation émotionnelle et de chèque en bois arrosés de chili livrés par Amazon

Il y a une collection entière où je réécris des livres que j'ai lu mais qui ont été si terribles qu'il a fallu que je me mette à écrire pour qu'il ne restent pas impuni : je te regarde, Mon Mari. Le titre serait probablement donc "Mon divorce".

Des autobiographies romancées de tous les ennemi-e-s que je me suis faite au cours de ma carrière, où j'imagine qu'ils finissent ruinés, handicapés à vie par un train qui leur a tranché les deux jambes et que même leur fauteuil roulant leur a été dérobé, librement inspiré par "Là où le coeur nous mène"

D'ailleurs, un rayonnage complet de librairie où je fais subir les tortures les plus raffinées à mes exs cruels et surtout à ceux de mes copines.

La série s'appellerait "Meurtre au Rotring, plaquée à dessin toi-même". Et il y aurait des lithographies exclusives tirées à un nombre réduit d'exemplaires.

Pendant qu'on y est, j'aimerais ne jamais publier une sorte d'esquisse de tous ces jours extrêmement longs et chiants pendant lesquels j'ai essayé de m'occuper alors que j'avais été mise au placard et où j'avais envisagé de lire le dictionnaire.

On appellerait ça "Requiem pour une autre vie vie vie vie" et cela retranscrirait par le menu les conversations de ma collègue qui me raconterait son weekend à la Baule et la composition de sa salade aux endives de ce midi.

Dans le genre "livre d'Art", ce serait un livre intitulé "Midi c'est moisi", où je mettrais des manuscrits en cours dehors afin de lire sous la pluie ou d'autres éléments, et laisser les conditions météorologiques dicter la dégradation du manuscrit (dégradation par pluie, neige, moisissure de cave, crocs de chat).

Il y aurait un livre de format carré avec noté "ce soir au bar" où un tas d'Igor Hagards à tous les estaminets troquets rades et autres établissements à saoulogroaphie s'échanger des dialogues

Un peu comme "Brève de comptoir" mais ça serait d'un ennui sans borne, que ce soit des pronostics PMU ou des réflexions sur le nouveau gouvernement ("tous des pourris").

Ce livre extrêmement long, appelé "Pique nique globule et Collégram" serait une longue litanie de biographies de moustiques et autres insectes qui m'ont jamais piqué dans

ma vie (groupe sanguin favori, musique préférée, plan de vol standard, et enfin le cas échéant lieu et circonstances de décès) et pourra donc à loisir vous servir à tuer vos propres moustiques.

Ma professeure de littérature m'a un jour dit: vous dormez souvent en classe, mais quand vous êtes réveillée, vous êtes brillante !" Mon livre suivant ne sera donc PAS un livre appelé "Charlittérature", où je calculerait combien de temps j'ai passé en état d'inconscience et tous les rêves en périples auxquels m'ont embarqué cette professeur compétente ainsi que d'autres profs de philo chiants comme la pluie.

Un livre que j'ai vraiment hâte d'écrire, c'est comme dans "Guignol auteur du Quichotte", serait de reprendre cette interminable conférence d'une sorte de masculiniste essentialiste sur l'Histoire de la littérature mondiale, de prendre tous ses exemples pertinents, toutes ses conclusions TELLEMENT FAUSSES que leur existence m'a donné envie de me lancer moi aussi dans le commentaire littéraire, et vraiment n'en changer absolument aucun mot. On ne change pas la perfection, et ce à tel point que je pense que ce serait une édition écrire à la main et décorée d'enluminures.

J'ai failli écrire un livre. J'en ai rêvé. J'ai jeté quelques notes sur un cahier à spirale, parfois cela devenait des paragraphes entiers. J'étais excité, galvanisé par mon projet qui allait, j'en étais sûr, révolutionner la littérature moderne ! Un jour, j'eus la bêtise ou l'inconscience d'en parler à un ami. Je lui parlais du titre de mon livre « Celui qui ne parlait pas... » Mon ami, devinant le reste du projet me déclara qu'on avait déjà écrit des kilomètres de textes sur l'enfance. Vallès et bien d'autres s'y étaient collés avant moi, alors... Alors, rien, je reléguais mon cahier au fond d'un tiroir.

Le livre suivant se voulait désopilant. Il aurait pu devenir bande dessinée ou pièce de théâtre, je ne sais. Le titre provisoire était « Sigmund contre Dracula ». Où les lecteurs et lectrices auraient découvert que le père de la psychanalyse, confrontés aux victimes monstre du château des Carpates aurait sombré dans le déni et aurait provoqué suicides, meurtres et autres avanies. A peine avais-je écrit quelques pages que je fus saisi par une panne d'inspiration totale. Je retournai alors chez mon psychanalyste afin de travailler sur mes traumatismes non reconnus par ledit psychanalyste. Je sombrai alors dans sept années de cure incurable.

Plus tard, une fois sorti d'un séjour en hôpital psychiatrique, je griffonnais quelques idées sur un roman drolatique dans lequel on aurait suivi les aventures d'un homme qui fait le chemin inverse de l'évolution et redevient singe au milieu

des citadins de la grande ville. Le singe nu de Desmond Morris m'avais évidemment montré la voie. Mais quand j'eus terminé ce livre je constatais que toutes mes idées avaient fondu comme neige au soleil.

Mon recueil de poèmes « Plic ploc ! » ne vit jamais le jour. Une charmante amie, après avoir passé une soirée de beuverie avec moi, disparut avec mes poèmes qu'elle réécrivit, en les améliorant, et les publia sur son blog puis dans une édition à tirage fort limité, je dois le dire.

La lecture d'un livre de Peter Watzlawick dont je ne me souviens plus du titre, m'inspira un roman qui aurait repris son idée de flatland. Dans un univers où la rationalité a tout écrasé, un héros, en contact étroit avec son inconscient, mais aussi avec ses aspirations à la transcendance se débat face à la police de la pensée qui voit d'un très mauvais œil la verticalité venir bousculer le parfait univers horizontal. Membre d'une secte dirigé par un gourou honnête dans sa malhonnêteté, je couchais sur le papier mon expérience du néo religieux passé au mixeur du développement personnel. L'aventure que le gourou eut avec ma compagne de l'époque, mit brutalement fin à mon projet de publier « Echappée vers le haut »

Je cherche, je cherche, mais il y a tant de manuscrits cachés ou perdus que je ne sais plus où donner de la tête. Tiens, voilà une idée à creuser.

Quels sont les livres je n'écrirai pas ? Comment savoir ?
Comment en donner le nombre ?

*L'inventaire des gants de boxe de 1890 à 2070 ou
anthropologie d'un désastre.*

Une œuvre en 20 tomes dont le thème m'est complètement
inconnu.

L'écran mangeur d'âme

Ce livre ne naîtra sous mon clavier, il ne verra jamais le jour,
je ne suis pas Stephen King, même si c'est un auteur que
j'apprécie.

*L'abeille qui avait survécu aux néonicotinoïdes, Roman
d'amour entre deux bancs publics,...*

Romans feel good de 1350 pages. Sans commentaire.

Perte de voyelle serait un roman où il n'y aurait pas de lettre
« a » qui raconterait l'histoire d'un homme souffrant
d'aphasie soudaine qui ne retrouverait jamais la parole.

Le roman de ceux qui n'ont rien vécu

L'entreprise me semble impossible, nous vivons tous quelque
chose dès notre première inspiration. Celui ou celle qui y
parviendrait serait l'écrivain(e)... Là encore, sans
commentaire.

Le roman sans fin

Ce livre serait une pépite, chaque début de chapitre commencerait par son incipit. On pourrait démarrer la lecture du livre à partir de n'importe quel chapitre et si l'on reprenait le livre et que l'on mélange les chapitres pendant la lecture se serait à chaque fois une histoire différente qui se déroulerait dans notre esprit.

L'énumération pourrait continuer indéfiniment, de manière drôle, tragique... mais cela reviendrait à créer l'index de mes impossibilités, se mettre toute seule à l'index. Quelle maligne. Une tâche au-dessus de mes forces.

Les tableaux que je n'ai pas peints

Un grand tableau blanc à l'huile avec des dizaines de blancs différents captant la lumière comme un éblouissement. Ce tableau aurait restitué une expérience de mort imminente avec la lumière aveuglante, le sentiment de paix et la rencontre avec des êtres de l'au-delà. A l'époque ma chambre était peinte en noir, je voyais des taches sous mes paupières avant de m'endormir et me promettait des les peindre le lendemain.

Tous ces tableaux plein de taches n'avaient aucun sens et la frustration me les faisait abandonner aussitôt. J'écrivais aussi de chansons que mon manque de connaissance musicales me faisait abandonner aussitôt.

Je trouvais alors la gravure plus à même de transcrire mon désir d'introspection, et la morsure de l'acide significative pour moi qui me consumait d'une colère inextinguible. J'imaginais de grandes plaques ou des coupes cellulaires s'entremêlaient dans un labyrinthe de tripes effilochées ou de chaînes de montagnes himalayennes d'où parfois un personnage échevelé émergerait. De ces plaques à peine ébauchées et abandonnées, de ces épreuves d'essai chiffonnées, il ne reste plus rien.

Ensuite il y a eu tous ces contreponts, boucles asymétriques inventées pour être jouées ensembles dans des mesures différentes, ces mélodies en cortège de chanteurs et de bois partant de différents lieux et se rejoignant dans de très

magiques endroits explorés l'été en Haute-Loire , tantôt avec un minutage précis, tantôt avec des consignes rythmiques, de grandes nappes sonores se rejoindraient en frottant leurs dissonances et leurs harmoniques, car j'étais une admiratrice fervente de Ives et de son *The Unanswered Question* parce que elle était aussi la mienne depuis toujours.

Des dizaines de mélodies avec une consigne intervallique, numérique ou rythmique, des lignes de basses hypnotiques soutenant des mélodies absurdes, inattendues liquide, je lisais Michaux à l'époque, et un des morceaux s'appelait absurde comme le vent sur la colline imaginé dans l'été finissant, après avoir hurlé tous les sons déchirants possibles avec ma clarinette maintenant posée à côté de moi dans les herbes sèches..

Des canons à l'écrevisse, des idées de sonorités inédites grumelant des matières d'orchestre tendres, de textures sonores rêches d'où un son tenu se fraie un chemin comme un appel l'aide.

Appel à l'aide.

Si je devais confesser la liste des romans que je n'écrirai jamais, le premier aurait pour titre "la femme qui n'existait pas". La raison en est simple, il ne me reste de l'idée, de la fulgurance même (ça, je m'en souviens) que j'ai eue un jour ou une nuit je ne sais plus, que ce titre "la femme qui n'existait pas". Je suis incapable de me rappeler un début d'intrigue, un lieu, une sensation ou une atmosphère qui pourrait déclencher l'écriture. De tous les romans que je n'écrirai jamais, celui-là est le plus certain. Pour les autres j'ai beaucoup plus d'indices. J'ai des raisons, des justifications, même des résumés. "Poison!" avec un point d'exclamation est une épopée de l'effroi et la terreur qui ont envahi les colonies françaises d'Amérique après la Révolte de Saint-Domingue. Des cours prévôtales surtout en Martinique, ont jugé et condamné à mort de manière sommaire et arbitraire des centaines d'esclaves soupçonnés d'être des empoisonneurs. Lucille est un autre roman cette fois biographique à la manière des Slaves narratives qu'on peut trouver dans la littérature américaine qui raconterait la vie de cette esclave accusée d'être une sorcière et une empoisonneuse par son maître. Elle est connue dans la presse de l'époque (puisque le procès de son maître a été commenté jusqu'au États-Unis) comme Lucille de La Mahaudière, La Mahaudière étant le nom de son maître et le nom de l'Habitation où elle a vécu plusieurs années dans un cachot. "Les 52" est le titre d'un autre roman que je n'écrirai jamais puisque la forme m'échappe. J'ai trouvé 52 hommes

et femmes dans les archives qui ont été déclarés par le Gouverneur en son Conseil privé dangereux pour la tranquillité de la colonie. Je ne sais pas comment raconter leur histoire. J'ai pensé un temps à la "Mastication des morts", mais depuis, je n'avance pas. Les archives sont une source de fictions inépuisable et chaque trace pourrait donner naissance à un roman que je sais que je n'écirai jamais. "Venise anéantie" est le titre d'un roman que j'aimerais beaucoup écrire sans savoir si je le pourrais. Il m'est venu parce que j'ai connu une femme qui avait pour prénom Venise et j'ai choisi de baptiser de ce prénom une autre femme antillaise qui, dans les années 50, a épousé un déserteur de l'armée franquiste. On le retrouvera à la fin de sa vie dans une cour d'assises, accusé d'avoir assassiné de douze coups de couteau sa femme, Venise, dont il était divorcé dans l'appartement où, pour des raisons financières ils vivaient tous les deux. Après une enquête il serait révélé que la mort avait sévi dans cette famille où le couple avait eu 5 enfants pour culminer après suicide, maladie, disparitions, par un meurtre. "La résurrection d'Eliazar Milano" est le livre que j'aimerais bien travaillé parce qu'il est plus léger que les romans qui me hantent et qui racontent l'esclavage et les assassinats. "La résurrection" que je n'écirai jamais raconte l'histoire d'une femme qui invente des contes qu'elle murmure à l'oreille de son mari plongé dans le coma. C'est en fait le prétexte pour raconter le village de pêcheur d'où vient ma famille et explorer l'univers du conte. J'ai encore un titre de roman que je n'écirai jamais "les courants vagabonds". J'aimerais que ce soit un roman policier, mais je ne sais pas écrire de roman

policier. Et pour finir cette liste des romans que je n'écirai jamais, il y a "Les faiseurs". Et je n'ai que ça. Un titre.

Je n'écirai jamais nulle part. Pas même sur le dos voûté de ma sœur, inclinant son arrosoir vers les quatre bégonias de la tombe de ma mère. Vous ne me verrez jamais poser la main sur l'omoplate usée ni sur la colonne en ruine. Jamais de ronds de jambes sur le dos de qui que ce soit. Ni sur les côtes, ni sur les paupières. Je n'écirai jamais sur le visage de personne. Pas non plus la vie de Médée sur un set de table ou le carton à pizza. Pas d'allégories sur la joue de l'enfant trouvé entre Dallas et Dakar : je n'écirai pas ce genre de choses. Ni avec le plat de la rame. Ni dans le choc du gros sel. Je tacherai d'effacer les histoires, toutes les histoires de baleiniers et de meurtres faciles. Je mâcherai en face vous du papier journal sur le banc de ma désinvolture, bien assuré que mes petits yeux rivés sur la colline, ou l'horizon, se fadent tout le sale travail dans un claquement d'ongle. Il sera bien illusoire de croire qu'un jour j'écirai avec du fer barbelé pour gagner en couleur. Ni même pour quelques barils.

N'allez pas croire qu'un jour j'écirai.

Je n'écirai pas.

Le livre qu'on n'écrit pas : le livre jardin

le livre jardin serait en perpétuelle transformation, il se composerait de quatre parties, pas équilibrées, on ne chercherait pas la symétrie, peut être faudrait-il prévoir un système d'accordéon, ou de livre à extension, comme un leporello, inégales selon les saisons, prévoir de gros volumes pour l'automne, le printemps et l'été, minimaliste pour l'hiver, il changerait selon la latitude où serait lu le livre. C'est peut-être pour cela qu'il ne sera pas possible car il ne rentre pas dans le cadre des éditions usuelles mais s'apparenterait plus à un livre objet, ou un pop up.

Il y aurait un long prologue, peut-être, consacré à la terre, au sol. J'entends pas sol, le sol symbolique, ce qui va constituer la terre géographique le relief et l'espace avec tous les habitants possibles de ce sol, en accordant une importance à la multitude des petites choses, des objets, des variations d'heure, et tout ce qu'on peut y apporter pour l'enrichir. Ce sol pourra être constitué bien sûr par des personnages mais aussi des mots et l'objectif serait que ces mots, ou ces personnages restent vivants et évoluent en arborescence.

Il y aurait des chapitres où on viendrait buter, désherber, biner, sarcler, en reprenant les gestes du jardinier, d'autres qui seraient consacrés à des décoctions, des macérations, des fertilisations. Peut-être y aurait-il un livre consacré à chacun des personnages avec une façon de savoir les comprendre, les associations et les détestations de chacun, auprès de qui on pourrait mettre l'un ou l'autre, les sympathies, les inimitiés, comme si on devait après composer un grand repas et savoir

comment placer l'un à côté de l'autre. Il y aurait bien sur un chapitre consacré à tous les prédateurs et comment s'en débarrasser ou les discipliner car ils sont sans doute nécessaires pour le livre organique qui est en train de se faire.

Il ne faut jurer de rien.

Un jour, je publierai ce roman, fait de notes composées d'émerveillement devant une fontaine adossée à un lavoir, d'un sentiment d'angoisse qui a été dompté en comptant les essences des arbres du bois, et du chant des ondines qui peuplent le lac.

Kafka a-t-il publié ses notes, compactées pour guider le lecteur vers un château qu'on encercle, qu'on mentionne, mais qu'on n'atteint pas vraiment ? Des observations dédiées à la vie politique, à l'administration, aux mœurs villageoises, à la domesticité, à l'ambition et à l'amour.

Ce livre que je n'écirai jamais, parce que tu n'es plus, mais que j'écirai sûrement, pour te faire revenir. Ces élans de mièvreries, de projections futiles, que je masquerai derrière d'imposantes notes écrites à propos de l'impact écologique d'une centrale de gaz ou d'un parc à éoliennes. Le mystère d'une brève rencontre qui se ferait le contenant d'une ville entière, avec ses passants désinvoltes, ses boutiques de luxe, et ses paniers pique nique sur la pelouse, ses villas qui étalent leurs terrasses couvertes de panneaux solaires en lisière de forêt, les agents de la circulation, les riverains soupçonneux et les chiens de berger.

Une ville qui s'étale, qui se glisse de colline en colline, de champ en champ, paresseuse comme une pensée dépourvue de but et féconde.

Je n'écirai pas le roman de la Ville-Feuille. Il n'y aura pas de tome 1 ni de tome 2, encore moins de tome 3. Que le titre : *La Ville-Feuille*. Et de quoi rêver dessus. Il n'y aura pas de roman de la Ville-Feuille avec, à la fin, des cartes réelles ou fictives ou d'index des lieux réels ou imaginés. La Ville-Feuille pousse, là, en vrac, en fragments, friches et herbes folles, bouts de béton et vieilles pierres, pont abandonné de rouille et de feuilles, ancien monastère du quartier de la Cathédrale mangé de végétation, fragments, friches, pierres, feuilles, rejets posés là, poussés là, et des silhouettes qui traversent parfois la page blanche ouverte de l'écran d'ordinateur au fil de prises de notes, d'écriture d'atelier, de photographies, éparse dans les dossiers et sous-dossiers, dans un carnet fantôme. Je n'écirai pas le roman de la Ville-Feuille, avec à mes côtés, les carnets numérotés d'où surgiraient la trame, les personnages à qui donner de la chair, à qui prêter des actions et la densité de la vie. Pas de travail d'élagage dans la matière foisonnante du récit. Je n'écirai pas le roman de la Ville-Feuille. Le lecteur ne pourra pas s'embarquer dans l'histoire au point de ne pouvoir faire autre chose que tourner les pages sans même s'apercevoir que dehors la lumière a changé, que la chambre s'obscurcit, que bientôt il faudrait allumer la lampe. Et poser un œil nouveau sur le réel qui l'attend après avoir refermé le livre et l'avoir rangé dans la bibliothèque.

Je n'écirai pas en arabe. Je n'écirai pas un livre que mon grand-père pourrait ouvrir comme il ouvrait le journal — gestes lents, appliqués, les yeux tendus derrière ses lunettes carrées. Il ne parlait pas le français. Mort ayant à peine entendu ma voix, que ferait-il de mes mots ?

Je n'écirai pas dans cette langue qui me rendait étrangère ma langue maternelle, la langue parlée, vécue. Ou alors un livre vocalisé, syllabe après syllabe, comme on déclamait jadis les poèmes. Je le chanterai à voix nue, à défaut d'écire.

Je n'écirai pas l'histoire de ma mère. Elle ne voudrait pas de la vérité. Elle chercherait, fébrile, des preuves d'amour, d'admiration — comme dans les cartes de Noël, d'anniversaire. Ces mots qu'elle garde dans une boîte sous son lit, qu'elle connaît par cœur, qu'elle relit certains soirs, les soirs de seule. Je n'écirai pas son histoire. Elle dévorerait tous mes mots. Elle me priverait d'air, de phrases, de langue. Je ne dresserai pas la liste des livres d'elle que je n'écirai pas : chaque titre dirait déjà trop. Chacun serait déjà le livre, même sans l'avoir écrit.

Je n'écirai pas l'amour du pays. Je ne redirai pas les récits mille fois mâchés, enjolivés (la mer, les montagnes, l'hospitalité). On devinera l'enfance bombardée, les sirènes, la vie entre deux coupures d'électricité. Je ne ferai pas de la guerre un roman. Ni du pays un deuil qui s'éternise. Il n'y aura pas d'oliviers, pas de draps blancs qui claquent entre deux façades. Pas l'histoire du pays, ni les conflits du Moyen-Orient. Ni la carte, ni les lignes, ni les noms déformés.

Une fille attend derrière un rideau pendant qu'on tire dehors — ce livre-là restera en plan. La radio qui grésille pendant que les murs tremblent. Un garçon rêve d'être martyr avant même d'avoir embrassé quelqu'un. Un père écrit des messages qu'il n'enverra jamais, ils sont pliés dans les poches de ses vestes. Le silence du frère disparu est plus bruyant que toutes les histoires. Inutile d'en faire des romans.

Je n'écris pas vos histoires.

Vous, que je n'écris pas. Plus improbables que le réel
Vous pour qui j'écris. Sans récit. Sans fiction. Avec les restes
de la langue.

Langue étrangère entre deux alphabets, langue fêlée.

Ce qu'il me reste pour ne pas trahir.